

[...]

La période de ma scolarité primaire correspondait à celle de la guerre qui faisait rage en Europe. La première conséquence était, dans notre quotidien, de terribles restrictions d'approvisionnement. Nous manquions de tout. Le pain était rationné, avec un système de tickets accordés pour chaque bouche à nourrir. Les files d'attente devant les boulangeries étaient extrêmement longues. Pour s'approvisionner il fallait faire la queue nuit et jour. Être ainsi exposée dehors, la nuit, n'était pas prudent pour une fille. Aussi avec Comossé, une nièce de ma mère qui habitait avec nous, avons-nous organisé un roulement. Je faisais les nuits, si bien que je n'étais pas très frais le matin suivant, en arrivant à l'école avec le ventre creux... Il me revient d'ailleurs que cette boulangerie était celle de la famille Abourisk, d'origine libanaise, dont le fils Pierre Samir a été fondateur du parti *Démocratie citoyenne* et a siégé à mon conseil municipal.

En ces temps de pénurie, le tissu et les articles d'hygiène manquaient aussi. Il n'y avait quasiment plus de savon. On devait rester plusieurs jours sans se laver ni pouvoir lessiver ses vêtements. Cela m'affectait beaucoup car ma mère m'avait bien inculqué l'idée que, même peu riche, on devait soigner son apparence. Elle citait pour cela un beau proverbe : « Quand une dent est unique, elle doit briller ».

Heureusement pour mon alimentation, je trouvai à partir du CM1 un arrangement (pas forcément très avouable) qui me permit de prendre désormais de plus substantiels petits-déjeuners. Il se trouvait en effet que mon voisin de classe était un élève assez médiocre. Il s'appelait Hippolyte Jouveau-Dubreuil, et son père était le chef de gare. Nous avons fini par passer un accord : il copierait sur moi et je bénéficieraient en contrepartie d'un bon petit-déjeuner. Ainsi fut fait : sa moyenne générale monta en quelques semaines, l'amenant dans le groupe des dix premiers ; et je recevais de sa main, chaque matin, dans une belle serviette blanche, une grande tartine de pain beurré ! C'était un luxe inouï, inespéré. Notre petite affaire dura longtemps.

Autre grand souvenir : sa maman m'invitait à goûter, chaque fin de trimestre, dans leur maison. Pour la première fois je voyais un vrai salon, avec des meubles, des fauteuils, des bibelots. Tout un intérieur dont le luxe me fascinait (alors que cet ameublement, somme toute, devait être assez normal). À un moment, certains camarades vendirent la mèche et le maître nous sépara. Nous étions désolés car, de fait, nous étions devenus de très bons copains. Qu'à cela ne tienne, je lui soufflai de faire intervenir son père... Ce fut efficace : le directeur d'école dit au maître de nous laisser nous rapprocher sur le même bureau, et notre arrangement continua jusqu'à notre séparation en fin de CM2. Il quitta Rufisque car son père avait été muté. J'ai souvent – en vain – tenté de savoir ce qu'Hippolyte était devenu, en France ou ailleurs.

De la guerre à proprement parler nous n'avons eu qu'un seul signe proche : les bombardements entre la flotte française libre dépêchée par de Gaulle en septembre 1940 pour arracher Dakar aux mains du pouvoir Vichyste. Pendant les échanges de tirs entre les navires et

l'artillerie disposée à terre, la population civile fut évacuée. Avec ma mère nous sommes restés plusieurs jours dans l'intérieur du pays. Je crois que ces jours-là constituent mes plus vieux souvenirs. Finalement la tentative de débarquement échoua. De Gaulle dût faire retirer sa flotte.

Une courte scène incarne à jamais, dans mon souvenir, les motifs qui allaient par la suite justifier ma rébellion contre le pouvoir colonial. Je devais avoir une douzaine d'années. Autour de la résidence du délégué du gouverneur avait été instituée une interdiction : aucun « autochtone » n'avait le droit d'emprunter le trottoir. Nous devions rester sur la chaussée ou l'autre trottoir. Bien entendu cette interdiction ne s'appliquait pas aux Blancs. C'était inique, je le sentais confusément. Déjà, ce terme d'« autochtone » me blessait. J'aurais trouvé plus juste qu'on nous appelât Sénégalais. En fait, l'indignation était déjà en moi. Elle couvait. Je crois que l'événement en question fut l'étincelle, le fait déclencheur de la révolte que je développerais par la suite. Donc, en arrivant à proximité de la résidence, avec des camarades qui se tenaient prudemment sur la chaussée, il me prit l'idée de monter crânement sur le trottoir. Mes copains étaient gênés. Jute à ce moment, une fille arriva, que je savais être la fille du délégué. Elle était à peine plus âgée qu moi. Nous marchions tous les deux sur le trottoir, en sens opposés. Arrivée à mon niveau, elle cessa ses pas, me toisa, et me lâcha, d'un ton sec :

— Descends.

J'eus un choc, fulminai intérieurement, et lui répondis :

— Non.

— Descends.

— Je refuse.

Alors elle me gifla. Ce fut plus fort que moi, j'eus le même geste. Bien entendu les policiers eurent tôt fait de se jeter sur moi, et je passai la nuit au commissariat. Je n'hésite pas à donner le nom de cette fille : Colombani. Honte à elle !

Le cycle primaire se termina très correctement, puisque j'obtins le certificat d'études et réussis l'examen d'entrée en sixième. Ma mère en fut très fière, car parvenir au secondaire était rare pour les jeunes Sénégalais. On était en 1948.

[...]